

Le petit moulin

Texte de Sara Cone Bryant

Traduit par Élisée Escande

Il y avait une fois deux frères. L'un était riche, et on l'appelait le riche Yvon. L'autre était pauvre, et on l'appelait le pauvre Yannik. Le riche était très avare. Quand le frère pauvre venait lui demander un secours, il se fâchait, et il finit par lui dire : « Je te donne encore cette fois, mais ne viens plus m'ennuyer. Si tu as besoin de quelque chose, va le demander aux Nains à queue. »

Yannik n'avait jamais vu ces Nains ; il savait seulement qu'ils demeurent bien loin sous la terre, et qu'ils sont assez capricieux. Bientôt après, comme il ne lui restait plus un rouge liard et qu'il savait que ce serait inutile d'aller rien demander à son frère, il prit le chemin de la forêt, et descendit, descendit, descendit, jusqu'à ce qu'enfin il arrivât chez les Nains. C'était un drôle d'endroit, avec des feux qui brûlaient un peu partout, et des broches qui tournaient devant. Quand quelque étranger s'égarait par là, le roi des Nains disait : « Faites-le rôtir ! » Et les autres Nains l'embrochaient et le tournaient devant le feu. Ça n'avait rien d'agréable. Le roi, qui était le plus petit de tous avec un haut bonnet pointu et une casaque rouge, se promenait çà et là en disant aux gens :

— Eh bien ! comment vous trouvez-vous ?

Et, naturellement, les pauvres gens disaient :

— Laissez-nous partir ! laissez-nous partir !

Ce qui amusait beaucoup les Nains.

Quand le pauvre Yannik parut, ils sautèrent dessus tout de suite, l'attachèrent à une broche et le mirent devant le plus grand des feux. Puis le roi vint en sautillant sur un pied et lui dit :

— Eh bien ! comment ça va-t-il, à présent ?

— Pas mal, merci, dit Yannik.

— Mettez du bois au feu ! grommela le roi.

Mais quand il revint un peu après, et lui demanda de nouveau comment ça allait, le pauvre Yannik répondit :

— Beaucoup mieux, à présent, merci.

Le roi fronça le sourcil, et fit empiler des bûches sur le feu, mais il avait beau attiser les flammes, le pauvre Yannik disait toujours :

— Ça va très bien, merci, et à la fin, comme le feu était si fort que les Nains eux-mêmes avaient peine à le supporter, il s'étira en disant :

— Oh ! parfaitement bien. Tout à fait confortable, en vérité. Je ne pourrais pas être mieux !

Vous savez, quand le pauvre Yannik était dans sa cabane, il n'avait jamais pu se chauffer à son aise ; c'est pourquoi il ne craignait pas la chaleur.

À la fin, le roi des Nains ne put y tenir.

— Eh bien, dit-il, va-t'en !

— Non, merci, dit le pauvre Yannik, j'aime mieux rester.

— Il faut t'en aller, dit le roi.

— Mais je ne veux pas m'en aller, repartit Yannik. Je ne vois pas pourquoi j'irais me geler là-haut. Je suis bien ici.

Les Nains tinrent conseil, et voyant qu'ils n'arrivaient pas à tourmenter le pauvre Yannik, le roi revint et lui dit :

— Qu'est-ce que tu veux que je te donne pour t'en aller ?

— Qu'est-ce que vous avez ici ?

— Eh bien, dit le roi, si tu veux t'en aller gentiment, je te donnerai le Petit Moulin qui est derrière la porte.

— À quoi ça me servira-t-il ? demanda Yannik.

— C'est le plus merveilleux moulin du monde, dit le roi. N'importe ce que tu désires, tu n'as qu'à le nommer et à dire : « Petit Moulin, mouds-moi cela et mouds-le vite » et le Moulin moudra la chose jusqu'à ce que tu l'arrêtes en disant : « Barralatatabaliba ».

— Ça m'a l'air intéressant, dit le pauvre Yannik.

Il prit le Petit Moulin sous son bras et remonta, remonta, remonta jusqu'à ce qu'il fût arrivé à sa maison.

Quand il fut devant la vieille hutte, il posa le Petit Moulin par terre et lui dit :

— Petit Moulin, Petit Moulin, il faut me moudre une belle maison, et la moudre vite.

Voilà le Petit Moulin qui se met à moudre vite, vite, vite, et voilà paraître la plus jolie maison que vous ayez jamais vue ! Elle avait de hautes cheminées et de larges fenêtres, de grandes portes et de beaux balcons, et juste comme le Petit Moulin achevait de moudre la dernière marche du dernier escalier, le pauvre Yannik s'écria :

« Barralatatabaliba ! » et le moulin s'arrêta.

Puis, il le porta du côté de la basse-cour et lui dit :

« Petit moulin, il faut moudre du bétail et le moudre vite ».

Et le Petit Moulin se mit à moudre, à moudre, à moudre, et voilà des vaches, et des bœufs, et des brebis à foison ! et des poules, et des lapins, et des petits cochons tout roses ! Et comme le Petit Moulin finissait de moudre le dernier tire-bouchon de la queue du dernier petit cochon, le pauvre Yannik s'écria : « Barralatatabaliba ! » et le Moulin s'arrêta.

Il fit la même chose avec les meubles, et le linge, et les provisions, si bien qu'à la fin il eut tout ce qu'il lui fallait, et comme il n'était pas avide, il rangea le Petit Moulin derrière la porte et s'occupa de ses biens.

Pendant tout ce temps, Yvon le riche était devenu de plus en plus avare, et jaloux, de sorte qu'il vint demander à Yannik comment il était devenu si riche.

— Oh ! dit Yannik, c'est le Petit Moulin.

— Ah ! le Petit Moulin ?

— Oui ; le Petit Moulin qui est là-dérrière la porte. Je n'ai qu'à lui dire : « Il faut moudre ceci, Petit Moulin, et le moudre vite » et il se met à moudre jusqu'à ce que...

Mais Yvon n'attendit pas d'en entendre davantage

— Prête-moi le Petit Moulin, veux-tu ? dit-il :

— Oh ! je veux bien, dit Yannik en souriant. Emporte-le.

Yvon le riche prit donc le Petit Moulin sous son bras et l'emporta. Comme il traversait les champs pour rentrer chez lui, il vit les ouvriers qui venaient chercher leur repas de midi. Vous vous rappelez qu'Yvon était très avare. Il pensa : « Ils vont perdre joliment du temps en allant dîner ; ils peuvent bien manger leur soupe ici. Il appela les

hommes et leur dit d'apporter leurs écuelles. Puis il mit le Petit Moulin par terre et lui dit : « Il faut moudre de la soupe, Petit Moulin, et la moudre vite » . Voilà le Petit Moulin qui se met à moudre, à moudre, à moudre de la soupe, de la bonne soupe à l'oignon et au fromage et chaque ouvrier en remplit son écuelle et en mangea tant qu'il voulut. Elle était délicieuse !

— Ça suffit, Petit Moulin, dit Yvon, tu peux t'arrêter.

Mais ce n'était pas le mot magique, et le Petit Moulin continua à moudre, à moudre, à moudre, et la soupe coulait tout autour, et le fromage filait, et Yvon criait : « C'est assez ! c'est assez ! » sans que le Petit Moulin voulût s'arrêter. Ça fit un vrai lac de soupe, et elle augmentait toujours ; elle envahit la cour, elle envahit le jardin et la basse-cour, elle noya les lapins et les poules (il n'y eut que les canards qui ne furent pas noyés, parce qu'ils barbotaient dedans), de sorte que les hommes crièrent :

— Allez chercher votre frère, maître Yvon, où nous serons tous noyés ! Yvon se jeta à la nage dans la soupe, qui se collait après lui, et les fils de fromage se mêlaient dans ses cheveux ; le bouillon entra dans son cou et le brûlait. Yannik se mit à rire quand il vit son frère. Il prit un bateau pour traverser le lac de soupe et arriver jusqu'au Petit Moulin. Alors il chuchota doucement : Barralatabaliba ! et le Petit Moulin s'arrêta. Mais la soupe mit très, très longtemps à pénétrer dans la terre, et même après rien ne voulut jamais pousser là que des oignons.

Yvon n'eut pas l'air de se soucier beaucoup du Petit Moulin après cette aventure, de sorte que Yannik le rapporta chez lui, le mit derrière la porte et n'y pensa plus.

Quelques années plus tard, un capitaine au long cours vint faire une visite à Yannik. Il lui fit un tel récit de ses aventures que Yannik lui dit : « Oh ! Je ne pense pourtant pas que vous ayez jamais rien vu de si étonnant que le Petit Moulin qui est là-dérrière ma porte. »

— Qu'est-ce qu'il a de si étonnant ? fit le capitaine.

— Eh bien ! dit Yannik, il n'y a qu'à lui dire : « Il faut moudre telle chose, Petit Moulin », et il se met à moudre, à moudre, jusqu'à ce que...

Le capitaine ne prit pas le temps d'en entendre davantage, et il se dépêcha de dire : « Voulez-vous me prêter ce Moulin ? »

Yannik sourit un peu, mais il répondit : « Oui, je veux bien ». Le capitaine prit le Petit Moulin sous son bras et s'en retourna sur son bateau.

Il y eut du vent et des tempêtes, et ils voguèrent si longtemps que les provisions commençaient à s'épuiser et qu'il n'y avait plus de sel du tout. C'était terrible ! Alors le capitaine se souvint du Petit Moulin qu'il avait oublié dans un coin de sa cabine.

— Va chercher la caisse du sel, dit-il au cuisinier. Nous en aurons bientôt assez.

Le capitaine plaça le Petit Moulin sur le pont, mit la boîte au sel devant, et dit :

— Il faut moudre du sel, Petit Moulin, et le moudre vite !

Voilà le Petit Moulin qui se met à moudre, à moudre, à moudre du sel, du beau sel blanc tout en poudre fine. Quand la caisse fut pleine, le capitaine dit :

— En voilà assez, Petit Moulin, ça suffit.

Mais le Petit Moulin moulait toujours et le sel s'amassait sur le pont.

— J'ai dit assez ! cria le capitaine.

Le Petit Moulin ne voulait rien savoir, et le sel couvrit le pont, et descendit par les écoutes et remplit l'entre-pont. Le capitaine pestait, et criait, sans succès.

À la fin, il eut une idée : comme le vaisseau trop chargé allait s'enfoncer, il prit le Petit Moulin et le jeta par-dessus bord.

Il tomba droit au fond de la mer.

— Et depuis ce temps-là il a toujours continué à moudre du sel.